

ABEILLE de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, entre Conti et Steuville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 3 mars 1911) and Temperature (Thermomètre de E. Claudel, etc.).

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- La Pension Alimentaire. L'opinion des grands couturiers sur la Jupe-Culotte. L'effrayante visite. La bataille de Sedan. Cuisine. Gamins tragiques. Les Amendes dans la loi anglaise. Le Cloign Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

LA NOUVELLE JUPE.

La jupe-pantalon vient d'échouer à Madrid comme à Paris. C'est le cas, ou jamais, de redire qu'il n'y a pas de Pyrénées. Toutefois les circonstances de ce double insuccès ne sont pas les mêmes des deux côtés de la Bidassoa. En Espagne comme en France, les pionnières andalouses qui eurent la hardiesse de se montrer les premières en culottes de zouaves se virent poursuivies par des lazzi de la foule et obligées, pour s'y soustraire, de chercher un abri; mais les Parisiennes les trouverent dans une de ces retraites souterreines, catacombes hygiéniques, mises par la municipalité à la disposition des promeneuses, tandis que les Madrilènes choisirent pour refuge une boutique de parfumerie. A cette nuance près, la chute est identique; il ne paraît pas que la jupe-pantalon doive s'en relever. Elle a contre elle le vulgaire et l'élite, le public de la rue, et l'aréopage des couturiers. Un journal parisien a interviewé les plus célèbres de ces artistes: ils ont presque tous exprimé un jugement sévère. "Fantaisie, dit Mme Paquin"; "caprice, travestissement MM. Redfern et Armand"; "impossible dans la rue, prononce M. Doucet". M. Worth prophétise que la jupe-culotte, escaladant Montmartre, "se sera plus dans le monde". M. Laferrière la renvoie aux odalisques et veut la proscrire de France. Si l'on en croit l'"Observateur romano", le Vatican, qu'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire,

stigmatisait déjà "la versatilité du monde commercial et des destinataires de maisons de confection qui font entre elles assaut d'extravagance". Il semble peu probable que la mode amène, à cet égard, un changement de doctrine. Les journaux anglais s'occupent aussi de la jupe culotte, mais, comme bien on pense, sans l'appeler par son nom. Ils l'appellent "harem skirt" et, d'ailleurs la réprovent. Chassée d'Europe, peut être se refugiera-t-elle chez nous. Nous doutons fort que l'Amérique lui soit hospitalière.

LE LAC, LAMARTINE ET Mme CHARLES.

Un éditeur ayant réuni en plaquette d'art les trois grands poètes romantiques, "Le Lac", "La Tristesse d'Olympio" et "Le Souvenir", a prié M. Anatole France d'en faire la glose. Voici un fragment de l'étude sur le "Lac". On sait que l'héroïne en est une jeune créole de Saint-Domingue, Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, femme du célèbre physicien Charles, qui avait quarante ans de plus qu'elle. Sur son visage pâle, ses grands yeux brûlaient de fièvre: la phthisie la consumait. Elle rencontra Lamartine à Aix et "ardente, généreuse, aguilonnée par sa mort prochaine" s'éprit follement de lui. Lamartine se déroba et l'appela sa mère, cruel respect. M. Anatole France suppose que c'est par prudence mondaine, par prévision qu'un cœur si ardent réjetterait toute prudence et le compromettrait. Mais pourquoi ne pas prêter à Lamartine de plus beaux motifs? De ce doux nom elle sentait toute l'amertume, mais elle aimait et se dit qu'elle avait encore trop de bonheur. Et puis elle se sentait aimée, non comme elle eût voulu, mais aimée. Quand elle quitta Aix pour rentrer à Paris, il l'accompagna jusqu'à Mâcon. Séparés, ils entretinrent l'un avec l'autre une correspondance suivie. Nous n'avons pas les lettres que Julie envoya de Paris à Milly où Lamartine traînait en famille un ennui coloré de rêveries. Nous le regrettons, car elle écrivait des lettres admirables. Et des deux, dans la correspondance, c'est elle le poète. Le jeune homme oisif ne pensait qu'à aller à Paris, pour la revoir, car il l'aimait et parce qu'il lui tardait de trouver un emploi dans la diplomatie ou dans l'administration, et s'il était possible, de publier ses poésies dont il sentait l'heureuse nouveauté. Il se fit écrire par son ami Aymond de Virieu qu'il lui fallait venir à Paris pour y trouver une position, et par cet artifice, délia les cordons de la bourse bien plate de sa tendre mère. Arrivé à Paris le matin du jour de Noël 1816, il descendit à l'hôtel Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, où Virieu lui donna une des deux chambres qu'il occupait. Le soir même de son arrivée, il se rendit chez Mme Charles à l'Institut, mais ne la vit point seule. Elle recevait tous les jours quelques amis. Ils se revirent le lendemain et tous les jours qui suivirent, souvent deux fois en douze heures, et chaque nuit, après s'être quittés, ils s'écrivaient. Julie craignait de mourir de bonheur, et tout de suite, parce qu'elle s'aimait elle se fit souffrir l'un l'autre. Julie, qui aimait le plus, fut la plus malheureuse et la plus heureuse. Comme la plupart des hommes, comme tous les hommes, Lamartine mettait de la

fatnité et de l'égoïsme dans l'amour. Il n'était certes ni plus orléan, ni plus insensible qu'un autre. Mais le génie grandit tout, l'orgueil comme la simplicité. Lamartine avait, pour faire souffrir cette femme (et le temps ne lui eût manqué), des ressources ignorées du vulgaire. N'eût-il pas, huit jours à peine son arrivée à Paris, l'idée de donner à lire à Julie les vers inédits où il chantait ses amours avec Graziella et pleurait mollement la jeune Italienne morte de son abandon? Mme Charles devora le cahier fatal une nuit dans son lit; elle fut bouleversée de jalousie, de douleur et d'extase. Comme elle avait l'âme noble, elle s'imagina que Graziella était une créature supérieure sur qui Lamartine avait épuisé tous les trésors de son cœur et elle se persuada, en femme amoureuse, que le souvenir de cette morte écartait Alphonse de celle qui se mourait maintenant pour lui. Elle était désespérée. Le jeune Virieu, son confident, essaya de lui faire entendre raison en ramenant Graziella à ses justes proportions. "C'était, lui dit-il, une excellente petite personne, pleine de cœur, et qui a bien regretté Alphonse."

Mais ce propos ne fit qu'irriter la douleur de Julie; elle souffrait plus cruellement encore de ce que son Alphonse eût pu aimer "une petite personne". Et les ravages qu'avait faits dans un grand cœur la naïve fatnité d'un poète, au sage de vingt six ans fut impuissant à les réparer. Ne pourrait-on prêter à Lamartine le désir (ingénu d'ailleurs), de détourner vers l'amitié et tout ce qu'il indiquait par le mot "mère" les sentiments de Mme Charles, en lui confessant un autre amour dont son cœur était encore meurtri? Cette passion à vide n'alla pas sans aridités, sans fatigues, sans irritations. Les plaintes de Julie à peine calmées, c'est Alphonse qui se plaint et menace. A l'entendre, elle ne l'aime plus, elle lui écrit des lettres froides (bien différentes, en ce cas, de celles qui nous ont été conservées). Il lui avoue qu'il n'a point de soupçons, mais point de confiance. Il annonce qu'il part sans dire où il va. Pourquoi ces folles? Pourquoi ces méchancetés? Pourquoi? Parce que l'amour soulève dans toutes les âmes, même les plus tendres, un désir de querelles, un besoin d'être dur, violent, cruel. Et aussi parce que les amants ne se connaissent jamais l'un l'autre, et que dans l'ignorance affreuse de ce qu'ils désirent ardemment, ils doutent, croient, s'inquiètent, conçoivent d'absurdes et d'indignes soupçons. C'est le mauvais Eros. Il en est un plus noble, celui que Lamartine, justement, avait chanté, croyait-on, et même ressentit.

CHARLES LECOQ.

Le bruit avait couru, il y a quelques jours, que Charles Lecoq, le célèbre auteur de "Le Fil de Madame Angot" et de tant d'autres œuvres applaudies, était mort subitement dans la matinée, en Angleterre. A cette nouvelle, un reporter s'est rendu au domicile de Charles Lecoq, où il a trouvé le maître en excellente santé. Il le reçoit avec l'affabilité qui lui est coutumière; assis devant son piano et interrompant pour un moment son travail de composition: "Vous voyez, dit-il, que je suis vivant et bien vivant; mais ce n'est pas la première fois que je meurs; il y a quelques mois, alors que l'on jouait à Bruxelles une de mes pièces, à laquelle je n'avais pu assister, un critique, ne

trouvant pas de son goût, émit cette pensée: "Pauvre Lecoq! il est heureux qu'il soit mort". "Je ne m'en porte pas plus mal, achève le maître; j'ai bien en ce moment une petite bronchite que je soigne et qui, d'ailleurs, est en voie de guérison".

Maladie éteinte.

Je disais, il y a quelques années, dans une maison amie. Le hasard m'avait placé aux côtés d'un homme au masque volontaire mais à la voix d'un docteur pleine de sérénité, qui contrastait étrangement avec sa physiologie aux lignes énergiquement tracées. Comme on avait négligé de nous présenter, j'ignorais la qualité de personnage, très modeste, d'ailleurs, et qui semblait éprouver comme une gêne à se mettre en scène. C'était pourtant une manière de héros que mon voisin de table. Il revenait, depuis peu, de pays infestés de lépreux, ce mal horrible qu'on évoque pas sans un frisson. Médecin doublé d'un prêtre, dom Sauton avait fait choix de la léprologie, uniquement, nous disait-il avec simplicité, parce que les lépreux sont des déshérités et que la lépre est une affection mal étudiée. J'avais une trop rare occasion de m'instruire pour la laisser échapper. Je demandai donc à mon interlocuteur, qui pouvait se réclamer d'une expérience personnelle, ce qu'il pensait de la contagiosité d'une maladie qui, sans exercer les ravages qu'elle fit jadis, manifeste parfois des velléités de réveil. "Pour moi, nous dit dom Sauton, la contagiosité est indéniable et Hæuser, un spécialiste danois qui fait autorité en la matière, est de cet avis. Mais l'opinion contraire est partagée, j'en conviens, par des savants respectables. D'un autre côté, à mon avis, il est d'usage de payer d'exemple: il s'est inoculé de la saie lépreuse et n'en a pas ressenti d'autre fâcheuse conséquence que la formation d'une large cicatrice. Mais cette expérience ne prouve rien: la lépre a une incubation de plusieurs années, et il est impossible de se prononcer avant longtemps sur les résultats de l'essai dont je viens de vous parler. Certes, on a pris souvent des cas d'hérédité pour de la contagion directe; je crois néanmoins à celle-ci. Cette conversation me revenait ces jours-ci en mémoire, à la lecture d'un fait divers qui a peut-être passé sous vos yeux. "Tout d'abord, on arrêtait à Paris un citoyen sud-américain qui n'avait commis aucun délit, mais avait le tort de présenter des symptômes de lépre. Le malade fut isolé dans un hôpital, où on voulut le soigner, mais, comme il menaçait de tuer quiconque l'approchait, on se décida à le laisser tranquille. Un beau jour il s'évada; on l'hospitalisa derechef, mais il avait hâte de reprendre sa liberté et de nouveau il prit la clef des champs. Cette fois, on l'incarcéra, mais en l'isolant dans un local approprié. Qu'allait-on faire de ce lépreux récalcitrant? L'expulser? On l'aurait renvoyé à la frontière, en raison même de son état morbide. Le rapatrier? Aucune compagnie de navigation n'eût consenti à s'en charger. Et de puis on chercha à dénoncer cet inexplicable imbroglio. Il ne sembla pas qu'on s'en soit beaucoup ému et comme on a eu raison! La lépre est, pour qui cherche à la dissimuler, à l'état endémique à Paris, comme elle l'est dans certaines régions de la France et chez la plupart

des autres nations européennes. Dans une communication qu'il fit à l'Académie de médecine, il y a quelques années, un médecin turo, ancien interne des hôpitaux, fit une description saisissante de ces pauvres infirmes qui, aux jours de pardon, en Bretagne, accourent en foule pour implorer la charité publique. Rien chez eux, cependant, qui rappelle la lepre d'autrefois: ni plaies, ni ulcères infectés, mais un mal en apparence léger, une sorte de panaris indolent qui, lentement et sans provoquer de souffrances, arrive à détruire les dernières phalanges des doigts. On a retrouvé ces mêmes symptômes chez les "cagots", notamment dans le Béarn et le pays basque. Ce n'est pas seulement dans l'Ouest et le Sud-Ouest qu'on a signalé des cas de lépre: quarante-sept départements ont présenté, dans des proportions diverses, des lépreux aux conseils de révision. Hétons-nous de dire qu'il a bien pu se glisser, dans le nombre, quelques erreurs de diagnostic, car la lépre n'est pas toujours facile à dépister. En réalité, si l'on examine de près les statistiques, on constate une diminution progressive, et ce fait certain que, dans trente-sept départements, aucun cas n'a été observé pendant une période de dix années. Plusieurs régions, contaminées il y a soixante ans, le restent, mais dans des proportions bien moindres, et si la lépre n'est pas appelée à disparaître complètement de la liste de nos maux, on est fondé à espérer qu'elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir.

Malgré ces prévisions optimistes, on s'inquiète beaucoup et d'anciens appréhendent de voir renaître une affection qui n'a guère plus qu'un intérêt historique. Causant un jour avec un membre de l'Académie de médecine, nous lui demandions quel était à cet égard son sentiment: "En France, nous répondit-il en propres termes, les foyers lépreux ne sont pas expansifs. La contagion de la lépre ne se manifeste pas actuellement, malgré le nombre sans cesse grandissant des immigrants lépreux. Jusqu'à présent, ils n'ont transmis la lépre à personne et, pour cette raison, ils ont pu être gardés sans aucun isolement, comme cela se pratique à l'hôpital Saint-Louis depuis plus d'un siècle."

Sans doute, il subsiste des foyers mal éteints; c'est là une survivance de la lépre antique, qui se conserve par hérité ancestrale, par atavisme. Mais cette lépre est légère, incomplète, fruste comme on dit des médailles qui ont perdu leur patine, par l'usage du temps. Et ce n'est pas seulement chez nous qu'on la retrouve, mais en Espagne, en Portugal, en Italie, en Roumanie, en Russie, en Grèce, en Turquie. Sporadique, disséminée, la lépre existe à vrai dire, dans toute l'Europe.

Dans des endroits où les préjugés n'ont pas complètement disparu, les lépreux doivent rester à l'écart et lorsqu'ils sortent dans la rue, siffler pour avertir de leur passage. Il est même, dans la Navarre espagnole, des villages où on va jusqu'à les chasser à coups de bâtons ferrés! Ce sont là, avons-nous besoin de le dire, des procédés barbares qu'on ne saurait trop réprouver. Et c'est à dire qu'il ne faille prendre aucune mesure de précaution! Sans réclamer la séquestration, méthode archaïque, qui, d'ailleurs, serait malaisée à accepter; sans demander l'inscription de la lépre au ta-

bleau des maladies contagieuses dont la déclaration est obligatoire, pourquoi ne s'opposerait-on pas à l'envahissement, de plus en plus croissant, des lépreux venant de l'étranger? Pourquoi, d'autre part, ne créerait-on pas des services spéciaux, qui serviraient de centres d'enseignement pour les médecins désireux de s'instruire sur une maladie encore si mal connue? Car, il faut bien l'avouer, nous ne savons à peu près rien de la genèse, ni du mode de propagation, ni du traitement, hélas! de cette singulière affection. La lépre est-elle ou n'est-elle pas transmissible? Tandis que les nosologues qu'il y a des exemples de transmission bien avérée, d'autres ripostent que, si on peut admettre, théoriquement, l'inoculation, celle-ci n'a cependant jamais été démontrée d'une façon indiscutable, pas plus chez les animaux que chez l'homme, et, bien que possible, la contagion de l'homme sain par le lépreux serait rare, sinon exceptionnelle. Docteur CABANES.

LA DOUBLE VIE.

A Welwyn, Angleterre, vient de mourir, âgé de quatre-vingt ans, un original fort riche, dont l'existence fut assez singulière. Il vivait là, comme un oisillon et comme un ermite, sous le nom de Dering, ne recevant personne, habitant seul avec un ménage de domestiques un domaine dont la valeur est estimée à plusieurs millions. Depuis sa mort, on a su que M. Dering s'était marié à Brighton, il y a un demi-siècle, sous le nom de M. Dale. Il logeait Mme Dale dans une assez belle maison qu'il avait en cette ville, et il allait quelquefois faire des séjours chez elle, jusqu'en 1894 où elle mourut. Il en avait eu une fille, mariée elle aussi à Brighton, et qui recevait, de temps à autre la visite de son père. M. Dering, ou M. Dale, était un homme fort instruit, grand amateur de mécanique, et lui-même inventeur. Chose étrange chez un homme si imaginatif, M. Dale s'était un beau jour que la société humaine avait atteint l'état de perfection, et il refusa d'assister désormais à aucun changement. Ce fut alors qu'il disparut, retiré loin du monde, dans le magnifique domaine de Lockley, qu'il avait hérité de sir George Shee, son aïeul maternel. Outre ce château, dont il avait fait un véritable musée, il possédait une grande partie du village de Welwyn, et plusieurs immeubles à Brighton. Des objets d'art de toute nature encombrant sa demeure; les tableaux, pressés sur plusieurs rangs, sont retournés face aux murs. On ne sait pas bien encore ce qu'ils peuvent valoir; on cite "un Holbein non daté, un Fra Bartholomée incertain et tel qu'on n'en connaît pas d'autres"; c'est vague. Il y a aussi beaucoup de sculptures, la plupart ayant remporté des prix à l'Exposition de 1867, notamment un "Sommeil de la douleur" et un "Ève de joie", deux ouvrages de Monti, payés 50,000 fr. Dans les premières années de sa retraite, M. Dering se montrait assez hospitalier. Un de ses intimes était Blondin, le célèbre équilibriste, qui lui avait enseigné les secrets de son art. Quand le château recevait ses fermiers, il les accueillait du haut d'une corde raide, tendue devant le château, réglant du même coup l'équilibre de son budget et celui de ses personnes; il promenait quelquefois en brochette sur son fil de fer les plus hardis de ses visiteurs. Il avait cinq voi-

tes dans ses écuries, et, il y a dix ans, il avait encore un cocher; mais, depuis quarante ans, il n'avait plus de chevaux. Sa fille héritée de sa fortune, qu'elle ne connaît pas et que lui-même n'a jamais bien connue.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra. Carmen a été chantée hier soir pour la dernière fois cette année devant un public assez nombreux. Ce soir, Thais; demain en matinée, Le Trouvère et le soir Les Dragons de Villars pour la clôture définitive de la saison.

ORPHEUM.

La comédie, le chant, les tours de force et de prestidigitation, les vues animées, etc., dont se compose le programme de l'Orpheum sont si attrayants que la salle est bondée à chaque représentation. A partir de lundi après-midi changement de programme.

TULANE.

La popularité de "Dollor Princess", une charmante opérette, est très grande, car la salle du Tulane est comble à chaque représentation. La semaine prochaine reprise de "Madame Sherry" le grand succès de la saison.

CRESCENT.

Les deux dernières représentations de "A Winning Miss" sont données aujourd'hui au Crescent. Avis à ceux qui n'ont pas encore vu cette amusante comédie.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an (\$1.00 le mois) \$2.00 le trimestre.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00 l'an (\$0.75 le mois) \$1.00 le trimestre.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser au marchand.

Feuilleton

DE

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 73 Commencé le 10 Dec. 1910

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIÈME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MÈRE

III

EN FÊTE

(Suite)

—Ce sera du propre..... Circuler dans des souterrains, au milieu des égouts!..... Le grand Bossom attira le feu. Est-ce qu'il n'y en a pas partout, des mètres?..... —Vous feriez croquer Paris avec vos inventions..... Il y eut une diversion. Noëlmi parut. Elle balayait la magnifique tapisserie du salon avec le bas de sa jupe jaune safran qui allait admirablement à son teint de brune. Une rose superbe, qu'on aurait pu croire en velours grenat, à son corsage un peu maigre, un éventail exquise à la main, elle avait évidemment soigné son entrée. Elle prit la face-à-main pendue à son côté avec une chaînette d'or et examina le salon pour y chercher quelque chose qu'elle ne pouvait pas voir. —Le retardait encore plus que le service. Et s'approchant du groupe des trois Parques, elle constata: —Je suis heureuse de n'être pas la dernière. Mon aimable cousin Bernard n'est pas là..... —Ni le rot du jour, le lion, le dieu! Ni le grand Samsou à son oreille. Et lui prenant les mains, il l'éloigna de lui afin de la contempler à son aise et doucement: —Il me semble qu'on s'est mis en frais ce soir..... —Vous trouvez? —Qu'on est en beauté.....

...Bagueur! —Si, en vérité..... Des yeux brillants, des lèvres de pourpre et une toilette. —Pas mal, n'est-ce pas? —Détournée. Et très bas. —Il est revenu. —Qui? —Lui, morbleu, le voyageur. —Qu'est-ce que ça peut me faire? —Tatata!..... On sait à quel s'en tenir..... Avec quel soin on demandait de ses nouvelles! Le courrier n'était pas si tôt arrivé, qu'il fallait téléphoner..... —Taquin! Est-ce que nous n'etions pas tous dans le même cas?..... Ils s'étaient approchés du groupe de vieilles dames. Mademoiselle Noëlmi les interpella: —N'est-ce pas que nous nous intéressons toutes aux affaires de la base? —Du Transvaal? fit une des veuves. —Oui. —Je vous crois, dit la brave dame. Une grosse partie du jour. —Oh! —Eugénie Badot opina: —Elle était intéressante et le voyageur plus encore. —J'espère que nous allons l'avoir. Samsou déclara: —Vous pouvez en être sûres, belles dames. Nous allons vider quelques coupes à son retour, à

ses succès, et il ne l'aura pas volé. Nous lui devons un beau dîner! Précédant le valet de pied ouvrit la porte du salon et annonça: —Monsieur le baron de Rouves..... Monsieur Bernard Dupré..... Et immédiatement le maître d'hôtel lui succéda: —Mademoiselle est servie. Noëlmi offrit son bras à son cousin Bernard Dupré en lui disant: —Comme vous arrivez tard! Il récita l'exorde des Latour: —Pas moyen de passer, ma chère, des encombrements partout..... Roger de Rouves avait offert son bras à mademoiselle Eugénie Badot, qui lui dit: —Mon cher monsieur, on vous attendait comme un triomphe. Noëlmi était sur des charbons ardents..... On croyait à des accidents..... Paris est plus redoutable que l'océan et ses tempêtes. Elle demanda: —Vous êtes content d'y être revenu? Il répondit avec une visible indifférence: —Oui, sans doute. —Vous ne me semblez pas enthousiasmé? —Mais..... —On dirait qu'il vous manque quelque chose..... —Eien vraiment. —Vous seriez difficile..... On a

parlé de malheurs.... de pertes que vous auriez faites autrefois..... Il me semble qu'elles doivent être réparées..... Vous n'avez plus grand-chose à désirer? —Fortune, santé, jeunesse! —Que vous faut-il de plus? —Mademoiselle Eugénie Badot avait raison. Roger aurait dû nager dans la joie. Elle se trouva placée à côté du vainqueur, juste en face de la jeune maîtresse de maison. Elle dit, en s'asseyant, à son voisin de table: —Vous aurez un agréable visage. Cette pauvre Noëlmi se faisait une joie de vous recevoir. Comme nous toutes, elle a été très heureuse de votre réussite..... Vous avez dû vous donner beaucoup de peine?..... —Pas trop. —Vous avez admirablement conduit votre barque. —Il y a de grande hasarde dans la vie. Une première fois, j'avais entrepris un voyage du même genre. Je n'avais ni les connaissances, ni l'argent, ni l'appui nécessaire. J'ai échoué lamentablement. —La modestie est une rare vertu..... Vous l'avez..... Le potage, les entrées passées. Les invités de M. Lebour étaient avides de détails. Roger de Rouves leur en donna. Le césaire des intimes, des pi-

liers de la banque, était au complet. Peu à peu, le conteur oublia ses préoccupations. Il s'anima et fut intéressé ses auditeurs par des récits dans lesquels il se tenait un second plan, reportant sur ses compagnons du Transvaal et du Cap le mérite des fructueuses opérations qu'il avait réalisées. Un moment même, il s'éleva jusqu'à l'émotion la plus intense, qu'il sut communiquer à son auditoire en lui dépeignant avec une vérité saisissante la physiologie romanesque de l'Amérique, un génie dans son genre, qui avait fui son pays, la Californie et l'Amérique, après avoir vendu ou dissipé une fortune et de biens considérables et qui parcourait cette immense Afrique du Sud en trouvant des trésors qu'il distribuait d'une main dédaigneuse pour reprendre sa vie errante, poursuivie par le spectre d'une femme et peut-être d'un crime dont il ne pouvait se débarrasser. Qu'y avait-il en dans son existence, dans son passé, pour que ce souvenir fût si puissant et ses remords si tenaces qu'il ait dû regagner son pays, renoncer à la fortune et à la vie, et se brûler la cervelle sur la tombe de celle qui, sans nul doute, avait été sa victime. La voix du baron avait tenu l'assistance sous le charme. Noëlmi le dévorait des yeux.

Cette voix chaude, musicale, pleine et forte, lui allait à l'âme. Elle lui pénétrait dans le cœur. Aussi quand, après des toasts chaleureux du chef de la maison, M. Lebour, aimables et drôles du grand Samsou, qui, insoucieux, était le meilleur garçon du monde; après les dernières décharges de la monnaie de la campagne, on passa au salon, mademoiselle Eugénie Badot, enchaînée de son cavalier servant, lui dit en quittant son bras: —Ober baron, vous êtes un homme, un vrai, et vous avez droit à toutes les sympathies. Vous avez la mienne, et je ne la donne pas à tout le monde. Vous méritez d'être heureux et vous le serez ou vous ne le voudrez pas..... Mais serait-ce possible!..... Elle l'examinait de ses yeux très pénétrants. Evidemment, pour elle, il y avait un mystère dans le passé de ce jeune homme, dans son attitude, dans ses paroles. Elle agrippa son bras, et elle le regarda avec une attention qui ne se démentait pas. —Noëlmi servait le café. Elle appela le baron d'un signe. Et, lui offrant une tasse, elle lui dit: —Je veux que vous nous accordiez une faveur..... —Moi! —Oui, vous à qui nous devons déjà tant.